

LA PHOTOGRAPHIE À L'ÉPREUVE

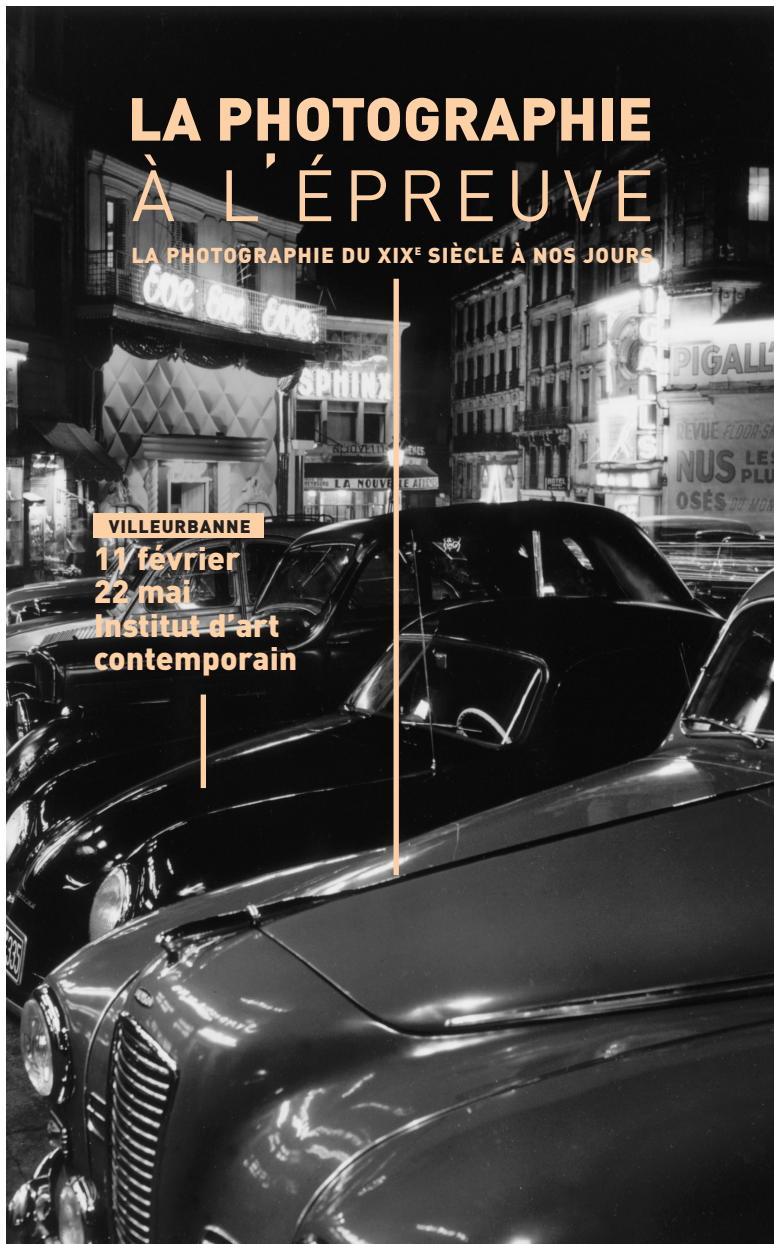
LA PHOTOGRAPHIE DU XIX^e SIÈCLE À NOS JOURS

VILLEURBANNE

11 février

22 mai

**Institut d'art
contemporain**



Institut d'art contemporain de Villeurbanne

Cette exposition invite à une traversée de l'histoire de la photographie et, s'écartant de toute lecture chronologique, elle s'appuie sur des confrontations et des parentés entre des pratiques historiques et des pratiques contemporaines. Reprenant les problématiques de l'exposition *Une autre objectivité* de Jean-François Chevrier et James Lingwood, elle prend le parti de mettre en perspective la photographie en tant que médium autonome et de montrer que le clivage entre la photographie « des photographes » et la photographie « plasticienne » n'est pas pertinente du point de vue de la nature même de l'image.



Blanc et Demilly, *Croquenot*, 1924-1935 © DR

La représentation du corps tient dans la Collection IAC – Frac Rhône-Alpes une place déterminante puisque c'est le thème choisi Jean-François Chevrier pour le fonds de photographies qu'il a rassemblé de 1985 à 1988. Le nu de Nadar s'apparente à certaines photographies de sculptures antiques d'E.-D. Baldus et, du *Gaulois mourant* de R. MacPherson à l'ange du Puits de Moïse de la Chartreuse de Champmol d'A. Giraudon, la multiplicité des œuvres démontre que, au XIX^e siècle, on visait autant à la constitution d'un musée imaginaire qu'à la préservation d'un patrimoine fragile à mieux étudier et diffuser.

SALLE 1

Les images de Pompéï sont emblématiques de la quête formidable d'un retour sur l'histoire qui a traversé tout ce XIX^e siècle et que la photographie a accompagné. Le « monde », proche ou lointain, reste aussi à explorer : du Thèbes de F. Beato au Mont Blanc des frères Bisson. Réinterprétant les catégories académiques de l'art, August Sander et Cas Oorthuys les transposent, dans les années 1940, en développant un regard photographique propre : le paysage de Sander ne repose plus sur le pictorialisme et le *Hongerwinter* (L'Hiver de la faim) d'Oorthuys emprunte aux piétas l'expressivité et l'affect tout en ouvrant sur la perspective contemporaine du terrible dernier hiver de la Seconde Guerre mondiale. Quant au *Croquenot* de Blanc et Demilly (1930), nature morte et allégorie, il témoigne d'une misère sociale et existentielle qui ne cesse jamais.

R. Graham avec *Rome Ruins* et B. Burkhard avec *Der Fuss* revisitent l'histoire de l'art : le premier avec le sténopé (héritier de la camera obscura) pour interroger le procédé primitif de la photographie en réinterprétant des lieux chargés d'histoire romaine désormais dédiés au tourisme ; le second, en réévaluant les potentialités de la représentation du corps avec la reconfiguration d'un croquis de Michel-Ange.

L'attitude post-moderne a renoué avec la tradition académique entre autres en questionnant ses genres. Les portraits des descendants des grandes familles florentines et romaines de P. Faigenbaum s'inscrivent dans une filiation avec le portrait antique et le portrait généalogique. A l'opposé, ceux de G. Cuallado et de M. Luskacova sont marqués par le drame quotidien et sa stylisation, et sont à rapprocher de la peinture dite « de genre ». Le concours de beauté, plus léger, de F. Patellani fait le saut dans la forme populaire et médiatique du portrait.

Gabriel Cuallado, *Anton y Esperanza*, 1958 © DR



PASSAGE

SALLE 2

SALLE 3

J. Saudek (*Premiers pas*) et Jan Groover s'intéressent à l'imbrication du temps et de l'espace dans des gros plans sur des parties du corps en action dont les mouvements sont quasiment chorégraphiés et sculptés. Ce sont aussi les qualités sculpturales de son corps que J. Coplans magnifie et met en scène jusqu'à la totémisation, réinvestissant un champ formellement plus proche de la sculpture que de la représentation en deux dimensions. C. Milovanoff utilise quant à lui les valeurs du « spectacle » de la peinture pour disséquer les corps de tableaux de Delacroix ou de Philippe de Champaigne.



John Coplans, *Knees With Fist*, (genoux avec poing), 1984
© Estate of John Coplans

SALLE 4

Les scènes de rue du Londres du XIX^e siècle de J. Thomson dressent le portrait du peuple commerçant et ouvrent la voie à une des spécificités de la photographie contemporaine, la ville moderne. Dans les années 1960, le regard de T. Ray-Jones sur la société anglaise n'est pas sans ironie. Plus tard, alors que S. Brisley photographie les désordres d'objets abandonnés sur des trottoirs dans de fausses mises en scène, C. Killip et Y. Bresson font un autre portrait de la société anglaise des années 1980, le premier centré sur la marginalité et la banlieue, le second sur les mutations de la sociabilité dans les boîtes de nuit. Dans une enquête « anthropologique » menée en 1986-87, Schoellkopf traite le portrait de groupe sous la forme de séries telles que *Saint-Etienne, les salons*, un panorama de styles d'aménagements intérieurs soignés, ou *Les Jardins ouvriers*, des espaces socialement modestes qui redonnent à l'ouvrier la dignité d'une part d'autonomie. L'œuvre de N. Muller permet de suivre à travers un vaste territoire géographique, de la Hongrie au Maroc et à l'Espagne, les parentés des « gens de peu » dans plusieurs cultures, des années 1930 aux années 1970.

Photographier la nature rappelle la place de l'homme et son empreinte au cœur même du monde. La description d'un lieu et le relevé topographique ont naturellement intéressé les photographes, et du pittoresque romantique au pictorialisme chez Margain, Joguet et Muzet dans le Dauphiné, F. Thiollier dans la Loire, jusqu'aux enregistrements distants chez J.-M. Bustamante au XX^e, le paysage a été un objet privilégié. La figure humaine dans ses limites corporelles et sa psychologie est par ailleurs le terrain d'expérimentation par excellence de l'objectif : les introspections de J. Damez ou les étirements et fragmentations de corps déviant de M. Faust, E. Sunday, J.-C. Guillaumon, B. Hansen ou L. Van Dinther sont autant d'utilisations la photographie pour explorer l'imaginaire.



Gustave P. L. Margain et Victor Muzet, © DR
Cascade de Sarennes (Oisans), 1870-1880



Ito Josué, Jean Dasté « Public », vers 1948-1963 © DR

Chez René-Jacques, on est interpellé par la tradition française d'une poétisation de la ville – mais aussi celle du paysage – et des installations de sa « modernité ». Les foules attentives d'I. Josué immortalisent un « peuple » très divers captivé par la grande aventure théâtrale de Jean Dasté à la Comédie de Saint-Etienne dans les années 1950-1960. La nouvelle objectivité enregistre le réel de façon neutre et sèche : les études formelles de P. Zwart et de P. Keetman développent une fascination pour le « graphisme » de l'industrie. T. Struth transforme en compositions artistiques un urbanisme ordinaire de grandes villes –

Rome, Duisburg, Naples ou Tokyo. Chez S. Lafont, au contraire, dramatisation et psychologie animent ses portraits empreints d'une simplicité forgée par la dignité.

SALLE 6

Face à ces réalités désincarnées, l'avant-garde a découvert les capacités de la photographie à dynamiser le regard et à transformer les modèles académiques. R. Hausmann procède par détails macroscopiques, dans des cadrages inhabituels, valorisant des surfaces par contraste dans une véritable réinvention des façons de représenter, une attitude que C. Horsfield réinvestira des décennies plus tard. Leur science de l'attention à l'autre permet de rendre compte de réalités ordinaires ou à la marge dans toute leur épaisseur visuelle et humaine.



Raoul Hausmann, *Portrait de Vera Broïdo*, 1935

SALLE 7

Le photographe peut rendre palpable le rapport de l'homme avec la ville – espaces architectoniques de banlieue de D. Auerbacher et de V. Jouve, jardins du dimanche où la bonne société se met au vert avec T. Ray-Jones. Il peut aussi travailler à partir des « insignifiances » du quotidien comme H. Levitt et C. Batho qui se réapproprient avec subtilité la poésie dans les signes quotidiens chère au surréalisme. Mais les menaces de la haute technologie pèsent aussi sur le monde, et R. Adams produit par anticipation l'archive imaginaire d'une population vivant dans l'ombre d'une base militaire nucléaire aux États-Unis.



Dominique Auerbacher, *Instantané sur Lyon*, 1986 © DR

Dès son invention, la photographie a su répondre aux attentes de la pratique du peintre ou aux fantasmes des amateurs d'érotisme. Des mises en scènes plus ou moins académiques aux poses plus suggestives, le but est toujours d'érotiser le regard sur l'autre. Les femmes dénudées de dos de J. Saudek sont-elles une lointaine réminiscence de la thématique de la Vénus ? Le corps peut s'imposer dans sa décrépitude ou sa différence mais il peut aussi être célébré dans la nature comme chez I. Josué.

L'époque moderne, inondée de milliers d'objets manufacturés, a cultivé une autre façon de produire, sans préméditation, une mémoire d'un monde. Pour figurer les mystères du monde inanimé, R. Hausmann, Blanc et Demilly, Wols, René-Jacques aussi bien que N. Henderson, M. Laguillo, W. Eggleston, J.-L. Moulène ou P. Tosani, effectuent des arrêts sur image sur des objets ou des végétaux qui, agrandis et isolés, paraissent provenir d'une autre réalité. Ils extraient de leur contexte banal des choses auxquelles on ne prêterait pas attention et ils leur confèrent ainsi une dimension iconique.

Winding Towers nr. 4 de B. et H. Becher et *L'Album de la famille D* de C. Boltanski produisent des livres de mémoire collective vernaculaire, avec le répertoire typologique d'une industrie qui aura bientôt totalement disparu pour les premiers, et l'histoire d'une famille semblable à des millions d'autres pour le second. Ces deux « classiques » du regard analytique rencontrent la poétique des instantanés de rue dans le quartier populaire de Harlem à New York d'H. Levitt. J. Lukas, influencé par la subjectivité surréaliste, s'intéresse à la beauté et à la mise en scène du corps jouissant.



Nigel Henderson, *Door*, 1949 © DR

Informations pratiques

Institut d'art contemporain de Villeurbanne

du 11 février au 22 mai 2005
11 rue Docteur Dolard - 69100 Villeurbanne

accès

bus n°1 (arrêt Cité-Nouveau Musée)
métro ligne A (arrêt République).
à proximité de la gare TGV de Lyon Part-Dieu

ouverture

du mercredi au dimanche de 13h à 18h,
nocturne le jeudi jusqu'à 20h

visites guidées

le samedi et dimanche
à 15h et sur rendez-vous

tarifs

entrée : 4 €, tarif réduit : 2,50 €

renseignements

04 78 03 47 00

1 billet acheté sur un site = 1 réduction dans l'autre



Musée(s)
d'art contemporain

villeurbanne



CTC Lyonnaise de Banque